

Chiara Mezzalama

Après la pluie

roman

*traduit de l'italien
par Léa Drouet*



bibliothèque étrangère
MERCURE DE FRANCE

DE LA MÊME AUTEURE

VALENTIN DE TOUTES LES COULEURS, Éditions des Éléphants, 2021

LE JARDIN PERSAN, Éditions des Falaises, 2020

LE JARDIN DU DEDANS-DEHORS, Éditions des Éléphants, 2017 (prix Sorcières, 2018)

APRÈS LA PLUIE

Chiara Mezzalama

APRÈS LA PLUIE

ROMAN

*Traduit de l'italien
par Léa Drouet*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE
Collection dirigée par
Marie-Pierre Bay

Titre original :

DOPO LA PIOGGIA

© Chiara Mezzalama 2021. First published by Edizioni E/O, Rome.
This edition is published by arrangement with Chiara Mezzalama
in conjunction with its duly appointed agents Loredana Rotundo Literary Agency,
Milan, Italy and So far so good Agency, France. All rights reserved.

© *Mercure de France*, 2022, *pour la traduction française.*

« Tous ceux qui, un jour, ont essayé d'écrire des romans savent à quel point c'est difficile ; il s'agit assurément de l'une des pires activités indépendantes. Il faut rester tout le temps replié sur soi, enfermé dans une cellule individuelle, dans une solitude complète. Cela relève d'une psychose contrôlée, d'une paranoïa et d'une obsession attelées au travail. Ainsi, l'écriture ne nécessite ni plume d'oie ni masque vénitien, comme on pourrait le croire, mais bien plutôt un tablier de boucher, des bottes en caoutchouc et un couteau à étripier. »

OLGA TOKARCZUK,

Les Pérégrins

« Nous vivons – nous tous sur la planète Terre – des temps préoccupants, des temps confus, troublants et troubles. Notre tâche est de devenir capables d'élaborer une réponse ensemble, dans toute notre arrogante diversité. »

DONNA HARAWAY,

*Staying with the trouble:
Making kin in the Chthulucene*

Mardi 4 octobre à quinze heures et quart, Ettore se leva pour prendre la parole à l'assemblée générale. Il se sentait à l'aise dans ses vêtements sur mesure soigneusement repassés, la veste tombait parfaitement sur les épaules, légèrement cintrée, la chemise en coton appuyait tout en douceur contre la peau, un agréable parfum de linge propre. Seul l'élastique de sa chaussette bleue lui serrait un peu le mollet gauche. À l'instant où il se mit debout, le silence se fit dans la salle. Il repensa à ce que lui avait dit sa femme quelques jours plus tôt. Ce soir-là, il était rentré tard à la maison et l'avait trouvée dans la cuisine, les mains agrippées à une tasse d'eau chaude comme s'il s'agissait de son ultime refuge. Elle avait prononcé cette phrase étrange sans même lever les yeux. Ces derniers temps, elle buvait l'eau de cette façon, sans thé ni tisane. « Tu as toujours ce cigare à la bouche depuis que tu as cessé de m'embrasser. » Il avait alors songé aux lèvres tendres de Claudia, comme un fruit âpre qui lui laissait un goût d'insatisfaction, un désir qui ne voulait pas s'éteindre. Sa femme savait, mais il ne réussissait pas à se sentir coupable ni à lui dire quoi que ce soit.

Les lèvres de Claudia, son odeur. Il la croisait au bureau et tout semblait plus facile, plus supportable. Les collègues, les

associés, ce travail vide de sens qui n'avait d'autre utilité que de prétendre servir à quelque chose. Gagner de l'argent, subvenir aux besoins de sa famille, s'accorder un peu de plaisir de temps en temps. Les lèvres de Claudia, il n'arrivait pas à se les sortir de la tête. Ce cigare en bouche qu'il n'allumait jamais. « Papa, on dirait un enfant, lui avait dit sa fille un jour, tu es toujours avec ta tétine. » Elle avait raison, elle aussi. Les jambes élancées de Claudia, la texture de sa peau, avec elle il oubliait son âge, ne prêtait plus attention aux muscles qui cédaient, à la barbe qui blanchissait, à la vue et à l'audition qui déclinaient, avec elle il parvenait à tenir les peurs en respect – ces mêmes craintes qui hantaient sa femme. Se retrouver dans une vie ratée qui n'est pas vraiment la sienne, mais dont on n'arrive pas à se débarrasser. Elena et lui en parlaient souvent. Désirs avortés, promesses trahies, perte de soi dans les mille futilités quotidiennes, temps qui se referme comme un étau sur un horizon toujours plus étroit. Quelque chose qui mourait un peu chaque jour. Il savait qu'Elena le comprenait, ils étaient liés par une si longue histoire, mais ils ne pouvaient plus s'entraider, la même douleur les affligeait – si ce n'est qu'au lieu de les souder, elle les éloignait. Comment jeter la pierre à celui qui veut se sentir vivant ? Le bonheur serait-il un crime ? Les seins de Claudia, sa cambrure, le parfum de ses cheveux sur la nuque, sa peau. Le corps laisse passer tant de félicité. Et tant de souffrance.

Ettore la vit glisser le long du couloir, sourire derrière la vitre de la salle de réunion, le pas léger. Il avait préparé son discours, c'était un orateur brillant qui conquerrait son auditoire de sa voix grave. Sa femme s'en était-elle jamais vraiment aperçue ? La salle commença à se remplir et lorsque tout le monde eut pris place, il respira profondément. Aucun mot ne sortit de sa bouche. Tout était pourtant clair dans sa tête, les mots en rang les uns derrière les autres, les phrases qu'il connaissait quasiment par cœur, mais

une barrière insurmontable s'interposait entre son cerveau et ses lèvres. Il ferma un moment les yeux, ça va passer, ça va passer, c'est juste un peu de stress, mais plus les secondes s'écoulaient, plus la barrière s'épaississait, dure comme un mur en ciment – ce ciment qui était au centre de son activité, la matière première avec laquelle il avait bâti son petit royaume de certitudes.

Il fut pris de panique. Autour de lui, les visages d'abord dans l'expectative puis étonnés, les regards de plus en plus interrogateurs et incrédules ne faisaient qu'ajouter à son angoisse, maintenant c'était son cœur qui s'affolait, battant tel un forcené comme s'il voulait échapper à cette forteresse qui l'emprisonnait, avait volé sa voix et trompé son esprit tel un sortilège. Il vit Claudia à travers la vitre : immobile, une statue de sel, les dossiers qu'elle tenait sous le bras avaient glissé par terre, il lui sembla entendre le bruit sourd, papier contre moquette. Il tenta de s'excuser, mais même ces dix lettres ne parvenaient pas à sortir de sa tête, excusez-moi, excusez-moi. Un cancer du cerveau. Voilà, ça ne pouvait être que cela. Ou une ischémie cérébrale, un ictus, un anévrisme. Quelque chose qui le dévorait de l'intérieur ou le frapperait comme un coup de fouet.

Il se laissa tomber dans le fauteuil. Entre-temps, Claudia était entrée dans la salle de réunion. Chemisier blanc et boucles d'oreilles en perles, Claudia avec un verre d'eau, Claudia qui le soulève comme une marionnette, le visage bouleversé, l'accompagne à l'extérieur en le tenant par un bras, le poussant presque jusqu'à l'ascenseur, puis loin de la climatisation, dans l'air pur et chaud d'une journée d'octobre.

Ils s'assoient dans un petit café un peu à l'écart. Ettore est convaincu qu'il va mourir, que son heure est venue, il sent la sueur refroidir dans son dos, tremble alors qu'il ne fait pas froid. Il a peur d'essayer de dire quelque chose. De ne pas réussir à abattre cette barrière qui lui emprisonne l'esprit. D'être à jamais

emmuré en lui-même. Claudia, petit grain de beauté près de la lèvre, parfum d'herbe coupée, ne sait que faire. Pour l'instant elle reste en silence, redoutant peut-être de découvrir ce qui s'est passé, commande deux expressos et deux verres d'eau. Le reste fonctionne, la main qui prend le verre sur les bords, le bras qui le porte aux lèvres, le goût chaud et amer en bouche.

« Qu'est-ce qui s'est passé, mon amour ? »

— Je ne sais pas. »

Il réussit à prononcer ces mots, entend le son de sa voix, ce n'est pas seulement une intention dans sa tête.

« Alors tu peux parler ? »

— Quelle question débile... évidemment que je peux parler.

— Oui excuse-moi, je veux dire... tu te sens mieux ?

— C'est sûrement une tumeur au cerveau.

— Ne dis pas n'importe quoi. Tu es fatigué, c'est tout. Tu as besoin de te reposer et d'aller consulter un médecin.

— On dirait ma femme.

— J'essayais d'être gentille, mais je vois que c'est inutile. Bon, tu sais quoi, je retourne au bureau.

— Désolé, je ne voulais pas. »

Elle se lève, lui donne un baiser sur le front avant de s'éloigner.

En d'autres temps, il aurait tout fait pour la retenir, l'aurait prise dans ses bras, serrée contre lui, aurait glissé une main sous son chemisier. Mais il eut l'impression de n'avoir envie de rien. Il appela son ami d'enfance, médecin dans une clinique, et prit rendez-vous pour des examens. Il ne retournerait pas au bureau, trop honte de cet épisode ridicule, il serait au centre de toutes les conversations pendant des jours, voire des semaines. Les gens n'attendent que de vous surprendre dans un moment de faiblesse. Il eut envie de rentrer chez lui, de retrouver l'odeur de ses proches, de ses affaires. Il marcha vers le centre, passa devant le Quirinal et s'appuya un instant à la balustrade de l'esplanade,

face à cette vue qu'il avait toujours aimée. La ville était proche et lointaine à la fois. Un peu comme son bonheur, qui semblait tantôt à portée de main, tantôt une simple invention ridicule destinée à justifier toute cette angoisse de vivre. Le bonheur, c'était l'odeur des cheveux trempés de sueur de Giovanni lorsqu'il revenait de la danse, c'était Susanna qui se couvrait la poitrine parce qu'elle devenait une jeune fille. Quant à Elena, il n'arrivait plus à en penser quoi que ce soit. Soudain il eut chaud, il faisait trop doux pour un 4 octobre. Bientôt les étourneaux viendraient remplir le ciel de leurs formes sombres et harmonieuses, même s'ils s'étaient faits nettement plus rares ces dernières années. Le changement climatique avait modifié les routes migratoires des oiseaux. Quelque chose d'essentiel manquait à Ettore, auquel il ne réussissait pas à donner de nom ni de forme. Il regretta d'avoir laissé partir Claudia de cette façon, il aurait pu être avec elle à présent, entre les draps blancs où ils se retrouvaient pendant la journée, dans son appartement d'étudiant qu'il avait gardé pour lui tout en prétendant l'avoir loué. Là-haut, sur les toits. Hors du chaos du monde et du passage du temps.

Il descendit la via della Dataria, passa devant le Teatro Quirino, là où Giovanni ferait son premier spectacle de danse classique. Un fils danseur qui n'était supporter d'aucune équipe de foot ; ce n'est pas ainsi qu'il se l'était imaginé. Le garçon se préparait avec un sérieux déconcertant. À neuf ans, rien ne passionnait Ettore de cette façon. Le germe stérile des vies non vécues, des désirs éteints, était peut-être déjà à l'œuvre. Il traversa la piazza Venezia, le chaos de la ville lui donnait le vertige. Il s'engagea dans les ruelles du ghetto, poussa la porte de l'immeuble de la piazza Margana et monta les quatre étages, puis s'arrêta devant la porte de l'appartement pour reprendre son souffle, glissa la clé et entra. Le salon était sens dessus dessous, comme après le passage d'une tornade. Il appela sa femme. Rien. Ses enfants : « Susanna ?

Giovanni?» Pas de réponse. Dans la chambre à coucher, même désordre. Dans la cuisine et la salle de bains, on n'avait touché à rien. Il manquait quelques livres dans le bureau et des feuilles étaient éparpillées par terre.

Une sensation de malaise l'envahit. Comme si quelqu'un avait fui face à un danger soudain. Une urgence. Pas de panique, se dit-il, il doit y avoir une explication. Il se servit un verre d'eau avant de se laisser tomber dans le canapé, épuisé, et s'endormit sans avoir le temps de s'en rendre compte.

Ce matin-là, comme chaque jour, Elena se leva la première, fit sa toilette, s'habilla, prépara soigneusement le petit déjeuner. Elle alla réveiller les enfants, aida Giovanni à choisir ses vêtements, puis ils s'assirent tous les quatre à table. Comme une famille normale. Susanna parla d'une camarade qu'elle avait d'abord trouvée antipathique avant de l'apprécier, Giovanni récita les tables de multiplication de 7 et 8, Ettore raconta qu'il avait l'assemblée générale et n'était pas inquiet car les choses se passaient bien, le chiffre d'affaires de la société augmentait et la reconversion du ciment vers le bois commençait à porter ses fruits, même si un imprévu pouvait toujours se produire, une question embarrassante d'un associé frustré ou jaloux. Elena le regardait, tentant de repérer les signes de ce qui était en train de se passer, comme si elle voulait des preuves. Le corps d'Ettore. Ce corps qui lui avait tenu lieu de maison, de racines, dont elle connaissait chaque détail, chaque imperfection, qu'elle trouvait encore beau malgré le passage des ans. Mais rien, son mari restait le même, il avait toujours cette voix, ces pantoufles percées, ces doigts de la main, l'alliance en or, il faisait les mêmes gestes, deux cafés l'un à la suite de l'autre. Qu'est-ce qu'une famille normale? se demanda-t-elle. Si ses amies disaient vrai, à savoir

que tous les couples se trompaient, ce devait être normal aussi de s'attabler ensemble et de prendre le petit déjeuner comme si de rien n'était. Alors pourquoi trouvait-elle cela aussi étrange, inacceptable? Elle s'était toujours montrée large d'esprit, détestait les moralisateurs et les catholiques bigots, ce genre de chose pouvait arriver après tant d'années de mariage, mais maintenant que ça tombait sur elle...

Cela faisait des mois qu'Elena savait. Il s'était laissé pousser la barbe, portait des chemises aux couleurs criardes, avait changé de parfum, ne la touchait plus. Ils parlaient beaucoup, plus qu'avant, s'étaient mis à nu depuis qu'ils avaient cessé de se retrouver nus au lit. Non plus l'un en l'autre, dans cet abandon si rassurant pour elle qui effaçait toute différence, hiérarchie ou frontière, mais face à face, les yeux dans les yeux, assis à la table de la cuisine dans la pénombre une fois les enfants couchés, ou l'un à côté de l'autre dans la voiture lors de ces voyages nourris par les mots échangés et les livres lus à haute voix, ou main dans la main au cours de leurs promenades sur les berges du Tibre, dans cette ville d'en bas que les habitants fréquentaient peu. Ils marchaient le long de la fresque de William Kentridge, merveilleux hommage à une Rome qui se mourait, comme leur mariage. Lui était fuyant, se prétendait confus, disait s'être découvert différent, avoir envie de vivre d'autres expériences. Sans elle. Elena l'écoutait, parlait d'elle, espérait qu'ils se retrouveraient, se reconnaîtraient alors même qu'ils devenaient des étrangers. Elle lui avait laissé beaucoup d'espace, s'occupant des enfants, le laissant partir, lui permettant ce voyage intérieur qu'il était en train d'accomplir. À présent, elle se demandait si toute cette patience ne s'expliquait pas simplement par la peur de le perdre. D'être abandonnée. La terreur à l'idée que ce fil ténu qui les reliait ne se brise totalement et qu'elle perde la tête. Larguer

les amarres pour empêcher que la mer déchaînée ne les rompe. Voilà ce qu'elle avait fait.

C'est alors qu'elle l'avait vu avec cette femme. Jeune, jolie, même si quelque chose détonnait chez elle, sa façon de s'habiller peut-être, ou alors l'indécence du spectacle qu'Elena avait sous les yeux. Les messages envoyés furtivement le soir, qui sait depuis combien de temps. Le doute avait fait place à la certitude et en un instant elle s'était retrouvée au fond du puits où sombrent les femmes. Combien de romans n'avait-elle pas lus qui racontaient la douleur insupportable de l'adultère. Une douleur qui rend fou. Elle n'avait jamais pensé qu'un jour son tour viendrait.

« Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda enfin Ettore. J'ai quelque chose qui cloche ? Tu me mets mal à l'aise. »

Elena sursauta, craignit l'espace d'un instant que la violence de ses pensées ne les fit exploser hors de sa tête. « Non, rien, se reprit-elle, je pensais à mon travail, je suis en train de traduire l'essai d'une anthropologue qui parle de champignons et des ruines du capitalisme. » Elle se rendit compte qu'elle transpirait.

« Votre mère vit dans les livres, la bienheureuse », poursuivit Ettore en s'adressant aux enfants.

Ce ton voilé de sarcasme l'irrita. Comme s'il était facile de vivre dans les livres, ou amusant.

« Quel ennui, Maman ! s'exclama Susanna. Ce n'est pas une vraie vie, moi je ne pourrais jamais. »

Où est le faux ? Où est le vrai ? aurait-elle voulu demander. Sa fille arrivait à l'âge où rien de ce que dit ou fait la mère ne convient. Les adolescents sont des vampires qui ont besoin de pomper l'énergie des parents pour grandir, songea Elena. Mais si elle était à bout de forces, comment pourrait-elle le supporter ? Que pourrait-elle donner d'elle si elle avait l'impression de ne

plus compter ? De ne plus être une femme, de ne plus avoir d'envies ni de désirs hormis celui de se cacher au cœur d'une forêt et de se transformer en arbre ? Et puis était-elle vraiment certaine que les enfants ne s'étaient aperçus de rien ?

Depuis qu'elle les avait vus ensemble, que le fantôme était devenu un véritable corps de femme, elle ne parvenait plus à dormir, ouvrait grands les yeux à trois, quatre heures du matin, le cœur serré et l'estomac noué, tandis qu'Ettore dormait comme un bienheureux à ses côtés. Alors elle se levait, incapable de retrouver le sommeil, se préparait une tasse d'eau chaude, allait s'asseoir à la table de la cuisine et fixait la fenêtre, regardant sans le voir le ciel orangé de Rome. La nuit, le néant, le silence rompu seulement par les cris enragés des mouettes qui avaient conquis la ville. Elle rêvait de prendre son envol, de partir loin, s'était mise à écrire en pensant que les mots l'aideraient à donner forme à cette souffrance intolérable qui balayait toute autre pensée. Les mots sortaient d'eux-mêmes, comme venus d'un ailleurs auquel elle n'avait pas accès. Elle ne sentait que la blessure. L'angoisse. La peur.

Elena remplit la gourde de Giovanni, l'aida à mettre son cartable sur le dos, donna un baiser furtif à Susanna. Elle dit au revoir à Ettore, lui souhaita bonne chance pour l'assemblée même si elle mourait d'envie de le frapper, de le mordre, car elle savait qu'au bureau il allait retrouver l'autre, déjeuner et peut-être aussi coucher avec elle, pendant qu'elle resterait seule à la maison.

Lorsqu'ils furent tous partis, elle rangea la cuisine, les chambres, ouvrit les fenêtres. Elle aimait, malgré tout, ce moment avant de se mettre au travail. Elle s'attarda devant les photos posées sur la console dans le salon. L'une d'elles la montrait avec Ettore au

Chiara Mezzalama

Après la pluie

Cela faisait des mois qu'Elena savait. Ettore s'était laissé pousser la barbe, portait des chemises aux couleurs criardes, avait changé d'eau de toilette, ne la touchait plus... Le doute avait fait place à la certitude et elle s'était retrouvée au fond du puits où sombrent les femmes... Elle n'avait jamais pensé que son tour viendrait.

Alors Elena s'en va. Laisant derrière elle, à Rome où elle vit, mari et enfants adolescents, elle part se réfugier dans la maison de campagne de son enfance, en Ombrie, pour réfléchir, faire le point sur sa vie.

Mais si son cœur se brise, voilà qu'en même temps les éléments se déchaînent. Sur villes et campagnes brûlées par le soleil s'abattent des trombes de pluie. Les fleuves débordent, les routes sont coupées, des maisons emportées. Aux lourdes conséquences du réchauffement climatique semble faire lointainement écho le délitement d'un couple. Comment, quand le temps sera venu, affronter et sans doute réinventer un avenir ?

Chiara Mezzalama est née à Rome et vit actuellement à Paris. Romancière, traductrice et psychologue, elle est l'auteure de trois romans. *Après la pluie* est le premier traduit en français, best-seller en Italie et sélectionné pour le prix Strega. Elle a également écrit pour les enfants *Le jardin du dedans-dehors*, couronné en France par le prix Saint-Exupéry et le très convoité prix Sorcières.

Chiara Mezzalama

Après la pluie

roman
traduit de l'italien
par Léa Drouot



Bibliothèque étrangère
MERCURE DE FRANCE

APRÈS LA PLUIE

Chiara Mezzalama

Cette édition électronique
du livre *Après la pluie* de Chiara Mezzalama
a été réalisée le 14 avril 2022 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782715257757 - Numéro d'édition : 399134).
Code sodis : U39929 - ISBN : 9782715257795.
Numéro d'édition : 399138.